

Nootka de Monique Genuist (Sudbury, Éditions Prise de parole, 2003, 210 p.)

Pamela V. Sing

Number 19, Spring 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1005326ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1005326ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Sing, P. V. (2005). Review of [*Nootka* de Monique Genuist (Sudbury, Éditions Prise de parole, 2003, 210 p.)]. *Francophonies d'Amérique*, (19), 235–239.
<https://doi.org/10.7202/1005326ar>

NOOTKA

de Monique Genuist
(Sudbury, Éditions Prise de parole, 2003, 210 p.)

Pamela V. Sing
Faculté Saint-Jean, Université de l'Alberta

Originaire de Lorraine, mais ayant vécu en Saskatchewan une vingtaine d'années avant de s'installer sur l'île de Vancouver où elle réside depuis une dizaine d'années, Monique Genuist signe des ouvrages qui portent les traces des espaces qu'elle a traversés. Au point de vue de la littérature, l'intérêt des spatialisations imaginaires auxquelles elle se livre réside dans la manière de traduire l'expérience de l'entre-deux qu'est la vie des errants. Au fur et à mesure que Monique Genuist se déplace vers le Far-Farouest canadien, l'espace des origines voit son caractère mémoriel se transformer, en rapport avec le nouvel espace étrange auquel ses personnages voudraient se lier, voire appartenir. Ainsi, par exemple, la protagoniste du *Cri du loon* (1993) est une jeune femme originaire d'un « trou perdu au fond de la France continentale » (p. 151), qui, nourrie d'images d'un Canada mythique avant de mettre les pieds dans le pays, évolue sur le plan sociopsychologique au fur et à mesure qu'elle apprend à connaître personnellement le « vrai » Canada. Les métonymies clés de son imaginaire d'avant le contact – le Klondike, la forêt du Nord, les voyageurs et les trappeurs, un lac gelé, un aventurier de sang mêlé et l'oiseau éponyme – seront toutes démythifiées hormis la ruée vers l'or. Après avoir séjourné à Saskatoon le temps d'une année scolaire, Ariane repart pour la France, changée et enrichie, et ce sera grâce à Cliff Littlecrow qui l'aura initiée à un Grand Nord singulièrement sauvage et doux. Dans des ouvrages postérieurs, la Prairie se transforme en un espace habité. En témoigne le plus éloquemment la narratrice de *Racines de sable* (2003), une maison nommée Sandrine. (Oui, la maison s'appelle Sandrine. Aussi l'identité du narrateur du récit que Genuist a signé en 1997, *Paroles de chat*, ne saurait-elle plus étonner...) *Itinérance* (1999), en revanche, traite à nouveau de celle qui, s'étant déplacée des plaines jusqu'à la côte Ouest, se trouve divisée entre deux cultures, deux espaces. La Saskatchewan devient alors l'espace mémoriel et l'île de Vancouver le nouvel espace à apprivoiser. Le passage suivant, par conséquent, exprime la difficulté de toute transition :

[1] m'est difficile de remplacer ma forêt par la mer rarement étale, souvent hérissée en cette pointe à l'extrémité nord de l'île. L'océan chante des chants sauvages dont la musique me reste étrangère; la forêt protectrice m'enveloppait, la mer ne m'a fait montre jusqu'ici d'aucun instinct maternel. Elle ne mérite pas son nom. Distante, hautaine, elle ballote bateaux et gens dans une totale indifférence. Ce matin, grise et maussade, elle boude (p. 5).

Publié quatre ans plus tard, le huitième roman de Genuist, *Nootka*, traite de deux Français originaires de Lorraine, qui s'exilent au Nouveau Monde en quête d'or au milieu du XIX^e siècle. L'instigateur de l'entreprise, Louis-Joseph, part en premier, se dirigeant vers la Californie où son désir de s'adapter au milieu rude et mouvementé est symbolisé par le surnom qu'il s'attribue, Sep. Lorsque son cousin Jean-Baptiste le rejoint à Sacramento, c'est pour constater que le « jeune gandinde Strasbourg, toujours mis avec goût, net, bien rasé, le teint frais », s'est transformé en homme « plus âgé, plus dur, la barbe et les cheveux bruns mal taillés » (p. 20), le visage creusé et fatigué. Sep surnomme son cousin « Jo » en lui expliquant que son nom français est « beaucoup trop long » (p. 20) et dès lors, il l'initie à la quête de l'or pour ensuite l'entraîner le long de la côte du Pacifique vers la Nouvelle-Calédonie (la future Colombie-Britannique). Le séjour à Victoria sera l'objet de la plus grande partie du roman. Sep en repart seul, propulsé par son amour de l'aventure et sa soif d'or vers la vallée du Fraser, mais Jo ne tarde pas à le suivre. La dernière partie du roman se déroule à Barkerville. Au dénouement, Jo et sa famille y vivent, heureux, mais la fin appartient à Sep. « [É]ternel voyageur », Sep a pourtant fini par tomber amoureux d'une jeune femme originaire d'Allemagne, une des « *Hurdy-Gurdy girls* », et a voulu fonder un foyer, mais une tragédie l'en empêche. Se sentant rejeté par l'Amérique, Sep retourne en Europe. Sous le regard du voyageur à bord du bateau du retour, « les côtes de l'île de Vancouver dispara[issent] sous le brouillard matinal qui enveloppe le détroit de Juan de Fuca » (p. 204).

Qu'est-ce qui fait que ce soit Jo, au lieu de Sep, qui devient un nouveau Canadien? Le personnage Simonin, un ingénieur français-homme du monde lucide, évalue ainsi Jean-Baptiste :

Petit, râblé, épaules carrées, le chapeau de feutre enfoncé sur ses cheveux blonds frisés qui dépassent, les yeux très bleus et très francs, Jean-Baptiste paraît heureux de vivre. Malgré son air innocent, il risque d'aller loin ce gaillard solide, tout en muscles, il saura toujours se tirer d'affaire [...] (p. 12).

Dans l'économie du roman, toutefois, la réponse réside moins dans la joie de vivre du personnage que dans son penchant pour l'enracinement « à la façon du pays ». Au Canada, cette expression fait référence proprement à la manière dont un employé de la Compagnie de la baie d'Hudson prend pour « épouse » une Amérindienne. L'engagement n'ayant pas de signification légale, l'homme peut abandonner la femme lorsqu'il change de poste. Dans le cas de Jo, l'engagement « à la façon du pays » signifie l'intégration dans ce roman d'une pratique littéraire que Terry Goldie (*Fear and Temptation: The Image of the Indigene in Canadian, Australian, and New Zealand Literature*, 1989) a conceptualisée en proposant un terme que je traduirai par « indigénéisation » et qui voit dans la représentation littéraire d'un Autochtone, chez l'écrivain immigrant, le désir de « devenir indigène », c'est-à-dire de forger une appartenance légitime au Nouveau Monde. Autrement dit, on se sert de l'Autochtone plus qu'on ne s'intéresse à lui ou à elle. À ce propos, soulignons deux traits de *Nootka* : *primo*, la structure du roman nie ce que suggère le titre, c'est-à-dire que le personnage central est une Autochtone; *secundo*, si la femme éponyme joue un rôle tout de même

important dans le roman, c'est dans la mesure où, à cause de l'atténuation de sa différence, elle peut entrer en relation avec un Européen à qui elle permettra de se sentir chez lui dans le Nouveau Monde.

Or Jean-Baptiste n'est effectivement pas le vagabond aventurier qu'est son cousin. Au contraire, il s'attache aux endroits où il ne fait que passer et, plus particulièrement, aux femmes pour qui il a un incontestable faible. – Est-ce de l'ironie voulue lorsque le narrateur affirme que l'homme enfant a un penchant pour le « sexe faible » (p. 176)? – Ce trait l'entraîne dans un certain nombre de situations racontées en une série de séquences narratives qui, tout en ajoutant « du piquant » au récit, ont surtout une fonction structurante dans le roman, car elles sont révélatrices de l'évolution des rapports que le personnage entretient avec sa culture originelle, d'une part, et, d'autre part, avec celle du Nouveau Monde. Pendant le voyage entre la France et la Californie, en effet, Jean-Baptiste est séduit par deux femmes.

À Panama, il « se croyait presque amoureux » d'une belle indigène, Maria. Un passage particulièrement réussi révèle en style indirect libre les pensées que le Français unilingue ne saurait communiquer à l'objet de ses « rêves », qui, elle, est unilingue hispanophone : « Il était prêt à passer le reste de sa vie près de cette fille si chaude, si accueillante, si aimante. Il apprendrait sa langue. Il se trouverait un boulot, ils se marieraient et ils auraient une ribambelle d'enfants aux yeux noirs » (p. 16). Qu'il soit prêt à se marier avec quelqu'un d'une autre culture que la sienne indique son ouverture à la différence et, par conséquent, l'inanité pour lui du principe de la pureté raciale. Sa surprise en découvrant que Maria est une prostituée révèle sans doute sa naïveté de rustre, mais, malgré cela, son extrême sensibilité à la beauté physique des femmes promet de faire de lui un homme du Tout-monde, pour reprendre l'expression d'Édouard Glissant.

À bord du navire qui le mène de Panama jusqu'en Californie, Jean-Baptiste fait ensuite la connaissance de « mademoiselle Fanny », une Parisienne destinée à réapparaître dans sa vie. Il la prend pour une grande dame, tandis que le texte laisse entendre que c'est une courtisane; mais il importe avant tout qu'elle représente la culture originelle du héros, car, dès lors engagé dans le processus de se sevrer petit à petit de la culture du pays mère et de s'habituer à celle du nouveau pays, le Français sera tantôt le Jo qui aime tendrement le corps autochtone, tantôt le Jean-Baptiste qui prend congé des « petits seins bruns et durs » (p. 109) pour se délecter fougueusement de la « gorge palpitante » (p. 110) de la plantureuse Blanche.

Le séjour californien se terminant par un échec, Sep convainc son cousin de poursuivre leur quête de l'or dans la colonie britannique de Nouvelle-Calédonie. Malheureux et, par conséquent, enclin à penser au pays qu'il a quitté, Jo revoit alors Fanny à bord du vapeur américain qui se dirige vers Victoria. Leur conversation le laisse plus triste que jamais : « Il s'efforce de ne trop y penser mais, par moments, la nostalgie de son village d'Alsace lui poigne le cœur » (p. 31-32). Comme nous l'avons laissé entendre plus haut, le contact avec celle qui le connaît par son prénom français et qui est devenue entre-temps « madame Bendixon » correspond à un moment où son identité

française éclipse son identité américaine encore embryonnaire. Essayant de se remonter le moral, il se dit que tout ira mieux à Victoria.

Une analepse qui se développe pendant trois chapitres raconte alors l'histoire de l'île à laquelle se destine Jo ou, plus précisément, celle des premiers peuples du territoire, notamment des Songhees, tribu de la femme éponyme. Dans cette partie du récit, on sent le désir de textualiser l'amérindianité de l'espace, d'où la description d'un potlatch, l'intégration de mots de langue chinook, le point de vue amérindien sur différentes questions, dont celles d'une mort honorable ou des rapports entre les hommes, les animaux et les éléments de la nature et le récit de légendes. Ces passages sont intéressants au point de vue de l'ethnographie, mais le narrateur a tendance à *raconter* la magie et l'émerveillement des choses plutôt qu'à les *montrer*. L'aspect cérémonial de l'histoire du corbeau, par exemple, est connoté uniquement par la référence au « chant psalmodié » qui l'accompagne. Non seulement, le texte ne nous fait pas entendre ce chant, mais de plus, le récit est raconté dans un parler ordinaire au lieu d'un langage plus formel comme celui que Maurice Constantin-Weyer employait dans *Vers l'Ouest* pour représenter les paroles d'un chef Sioux : « À quoi bon tous ces simulacres de justice? Est-ce pour essayer de me torturer en faisant traîner mes dernières heures? En ce cas vous perdez votre temps, ô hommes à cœurs faux! » (p. 237). Or le traitement de l'oralité dans le roman est d'autant plus décevant que la nouvelle colonie n'est pas représentée comme l'espace hétéroglossique qu'il est. Là se croisent et se parlent un gouverneur métis, sa femme métisse, des officiers de la Compagnie de la baie d'Hudson et de la marine, matelots, employés du fort, ouvriers, paysans, Écossais, Anglais, Irlandais, Canadiens français, Métis et Indiens. Cependant, à quelques exceptions près – dont Tibaudot, « le grand Canayen » (p. 123-125) –, tous parlent un français standard et indistinct.

Un français standard dans une colonie britannique? Oui, car le roman s'applique à souligner la présence historiquement exacte des francophones à Victoria, dont M^{re} Demers, les sœurs de Sainte-Anne et le fondateur du premier journal francophone de l'île. Ainsi, la transformation de l'existence chez les Songhees au contact des Blancs est aussi une francisation que subira notamment Nootka. Elle et Jo se voient pour la première fois une fois commencée la christianisation de ses croyances et sa maîtrise des « arts ménagers » acquise auprès de notables métis. Il s'agit d'un coup de foudre et, sous peu, ils partageront la même tente, mais le récit de leur « amitié » en minimise l'éclat et l'importance. Le récit du stade ultime du processus d'hybridation chez Nootka, en revanche, est animé, principalement parce que le narrateur donne la parole à ses personnages :

[Nootka] — Je veux aller à l'école.

[Jo] — Mais pour faire quoi? Tu sais tout ce qui est nécessaire à notre vie. Tu connais même les plantes médicinales. Qu'est ce que tu désires apprendre de plus?

— Tout, absolument tout. Je veux lire dans les livres, compter, apprendre mieux ta langue, tes chansons, tout ce qui concerne les Blancs.

— Mais tu vas oublier complètement qui tu es, d'où tu viens!

— Non, je serai Songhee et Blanche à la fois, avec toi, pour toi et pour les enfants de toi que je porterai bientôt.

Jo est ému d'entendre Nootka parler ainsi. Chaque jour il s'attache à elle davantage (p. 95).

Le commentaire de Jo au sujet de l'oubli du moi originel comporte certes une auto-critique puisque lui n'a pas encore fini de succomber aux charmes de Fanny. Lorsque Nootka tombe enceinte de leur bébé à eux, il l'épouse, mais c'est pour aussitôt la quitter, sans même attendre la naissance de l'enfant, pour suivre son cousin jusqu'à Barkerville. Il promet à Nootka de la faire venir le rejoindre dès qu'il sera établi, mais loin de l'Autochtone, son chemin croise celui de la Française : « Mais c'est Jo, mon cher petit Jo, s'exclame la dame en ouvrant les bras où Jo se jette comme dans le giron de sa mère » (p. 178). Or, malgré la référence au rôle maternel de l'amante, celle-ci appelle le héros par son surnom « Nouveau Monde », indice de sa « canadienisation » imminente. L'hiver venu, Fanny repart pour Victoria en promettant de revenir avec Nootka et l'enfant, mais c'est un homme triste qu'elle laisse à Barkerville. Sep remarque qu'il est « malsain de regretter le passé », et Jo essaie tant bien que mal de « se détacher » (p. 185). La gaieté des parties de cartes avec « les copains » aidant, Jo se rend jusqu'au dernier chapitre où, Fanny ayant honoré sa promesse, Nootka arrive à ses côtés, accompagnée de leur fils.

La petite famille s'engage alors sur le sentier vers un « simple bonheur » stable. La dernière fois que le texte parle de Jo et de Nootka, c'est lorsque ceux-ci envoient des messages à Sep pour l'inviter à se joindre à eux. Sep s'y refuse toutefois, et l'image finale du roman est celle des côtes de l'île de Vancouver en train de s'engouffrer dans le brouillard matinal. Une postface révèle les aspects historiques comme les aspects fictifs de l'ouvrage, nous offrant ainsi un aperçu du travail nécessaire à la transformation de faits et de documents historiques en matière romanesque. Pour souligner le côté « réel » du roman, Monique Genuist nous apprend aussi ce qu'il advient de Billy Barker et de Fanny Bendixon, deux figures presque légendaires de la Colombie-Britannique. Axé sur vingt-huit années de la petite histoire du Far-Farouest, l'ouvrage contribue à souligner l'aspect francophone des débuts d'une province dont le nom même n'en laisse rien transparaître.